

LES DEUX GOSSES

XV

L'ENFANT DE LA SOMNAMBULE

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

En sa qualité d'allié des Penhoët, il n'avait pas été un des derniers à accuser la pauvre Marthe Gérard, et il avait ainsi contribué au double malheur que nos lecteurs se rappellent.

Le couple Guidelvinec trouvait que ce n'était pas assez d'avoir causé la mort du marquis et de la marquise de Penhoët ; leurs misérables rancunes allaient se déchaîner désormais contre une nouvelle innocente, contre Hélène de Penhoët.

Le soir, au château, une douzaine de hobereaux du voisinage se rassemblèrent.

On comptait, à la table de whist, MM. de Kermenguy, de Kerandren, de Kergoulevant et de Keralouët.

Les autres assistants étaient des gentilshommes de moindre importance. Nous signalerons, simplement pour mémoire, la présence de M. le maire.

Deux fois par semaine, on célébrait à Guidelvinec, suivant les rites, les petits mystères du droit divin, entremêlés d'hymnes chouans et de gavottes compassées et solennelles.

Ces gens, qui appelaient le comte de Paris " Monseigneur," n'avaient rien oublié, ni rien appris. Ils voulaient ignorer que Philippe d'Orléans, Philippe-Egalité, avait voté la mort de son cousin Louis XVI, et ils ne se souvenaient plus des imprécations prodiguées par les purs, marchant sous l'étendard fleurdelisé, contre les aventuriers de la branche cadette, qui préféraient le drapeau tricolore.

Ce fut dans cette curieuse exhibition de fossiles que la vicomtesse de Guidelvinec, avant de condamner ses invités au silence exigé par le whist, dévoila les turpitudes de la comtesse de Kerlor.

Les gloussements de réprobation furent unanimes dans cette réunion antédiluvienne, et la vicomtesse reçut pleins pouvoirs pour la traduire.

Elle se mit à son bureau et écrivit la foudroyante missive qui suit :

*" Madame la comtesse de Kerlor,
en son château de Kerlor.*

" Madame,

" Il y a, malgré le regret que j'en éprouve, des moments dans la vie où je suis bien forcée de me rappeler que je suis votre sœur ; croyez que ce souvenir m'est très pénible ; mais le devoir m'oblige à protester de toutes mes forces contre le sacrilège que vous méditez.

" Vous étiez déjà la fable et la risée de toute la Bretagne ; vous mettez le comble à l'indignation générale en voulant que le dernier des Kerlor, de cette race aussi illustre que celle de mon mari, épouse la fille d'une femme perdue, qui a traîné aux gémonies le glorieux nom des Penhoët.

" Voilà à quoi l'on arrive infailliblement, madame, quand on a renié sa foi et son roy.

" Tous vos parents, tous ceux qui ont encore la faiblesse d'être vos amis, protesteront de toutes leurs forces contre ce mariage et j'adjure mon neveu, Georges, d'y renoncer, sous peine de la malédiction divine.

" Adieu, madame ; nous ne supposons pas que vous persisterez à nous infliger cette suprême humiliation.

" Vous auriez une trop lourde responsabilité à porter au jour du jugement dernier.

" VICOMTESSE DE GUIDELVINEC."

La lettre fut immédiatement mise à la poste, et au milieu de l'alégresse que donne la satisfaction du devoir accompli, les nobles débris qui l'avaient imposée commencèrent leur partie de whist.

Nos lecteurs nous permettront de quitter momentanément la Bretagne. Sans leur raconter aucune histoire rétrospective, le moment est venu de leur présenter deux personnages dont ils ont entendu fréquemment parler par La Limace et Zéphyrine.

Il s'agit de leur neveu, Claudinet, et de sa mère, la sœur de Zéphyrine.

Nous pénétrons chez Rose Fouilloux, dans le logement habité par la tireuse de carte, 37 bis, rue des Trois-Couronnes.

Rose avait une trentaine d'années ; au physique aussi bien qu'au moral elle ressemblait peu à sa sœur.

Elle était grande et paraissait forte ; mais son visage était fatigué ; ses yeux d'un bleu faïence ne s'animaient que devant sa table de travail ; alors, son regard avait réellement quelque chose de sibyllin ; mais quand Rose Fouilloux se trouvait seule, ses paupières retombaient lourdement.

Le visage était coloré ; il l'était même trop, bien que la tireuse de cartes fût très sobre, à cette époque ; ceci prouvera encore que Zéphyrine ne tenait pas de son aînée.

Les couleurs de Rose Fouilloux avaient cet éclat trompeur qui frappe l'œil du médecin et qui est l'indice d'une affection terrible : la tuberculose, le mal sans pitié qui fait tant de victimes et a remplacé les fléaux disparus d'un autre âge.

Rose ne savait pas qu'elle était poitrinaire ; elle n'avait eu encore que de rares accidents ; mais depuis quelque temps, depuis la naissance de Claudinet surtout, elle toussait beaucoup.

Elle venait de recevoir une cliente du boulevard Richard-Lenoir, une veuve cruellement éprouvée par une suite de malheurs de famille, Mme Midoux, cuisinière chez un grand industriel qui avait à Paris un dépôt de fontes malléables.

Rose Fouilloux avait trouvé dans le jeu de Mme Midoux quatre dames, ce qui annonçait qu'elle serait invitée prochainement à un mariage ; il y avait bien eu trois valets signifiant des cancanes ; mais les quatre sept renversés avaient été rassurants ; les intrigues n'aboutiraient pas.

La cuisinière était très satisfaite ; elle donna deux francs à Rose Fouilloux.

La consultation était terminée ; il ne reste plus en face l'une de l'autre ni cliente ni tireuse de cartes, mais seulement deux femmes qui s'entretenaient de leurs petites affaires.

—Comment va votre fils ? demanda Mme Midoux.

Rose Fouilloux eut un bon sourire et sa physionomie devint très douce.

Elle répondit :

—Depuis huit jours, je le trouve beaucoup mieux.

—Ah ! cela me fait plaisir.

—Je vous remercie, Mme Midoux.

—Vous comprenez, Mme Fouilloux, j'en ai perdu deux.

—Je vous plains. . . . Si mon Claudinet m'était enlevé, je crois que je me jetterais à l'eau.

Et Rose devint toute tremblante.

—Allons ! allons ! fit la cuisinière, il ne faut pas avoir de ces idées-là. . . . Le pauvre mignon est fragile, difficile à élever ; mais il tiendra de vous, il sera robuste. . . . Seulement, attendez qu'il ait repris le dessus.

Rose répliqua :

—Comme je vous le disais, il paraît plus solide.

—Puis-je l'embrasser ?

—Il fait son somme.

—Alors je ne veux pas le réveiller. Ne le troublez pas dans son sommeil, ce chérubin. . . . Marche-t-il ?

—Il commence à peine.

Et la tireuse de cartes poussa un gros soupir.

—Pensez donc ! à quatorze mois !. . . . fit-elle. . . . Oh ! il n'est guère avancé.

—Un peu de patience, le pauvre chéri a été très secoué.

La tireuse de cartes hocha la tête et poussa un soupir prolongé.

—Ça, c'est bien vrai. . . . Il a eu tout de suite la coqueluche ; il a attrapé ça un jour que je le promenais sur votre boulevard. . . . Me sentant fatiguée, je m'étais assise dans un des petits jardins, sur le bord du canal. . . . Il y avait auprès de nous un enfant qui avait cette maladie-là. . . . Quand je m'en suis aperçue, il était trop tard.

La cuisinière répliqua avec le geste fataliste des pauvres gens :

—Ben oui ! on ne peut pas savoir, n'est-ce pas !

—Après ça, sans compter la gourme, il a eu une toux de dents. . .